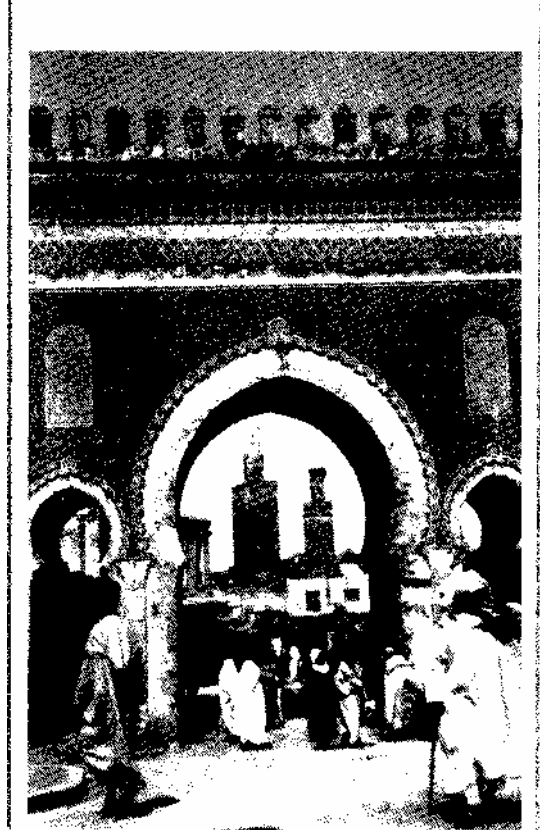


BLANCHE BAIAIN

Impressions marocaines

Avec trois lettres d'Albert Camus

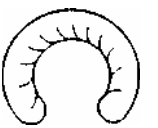
Alger 1938



L'ANNEAU DU PAIN

**L'ENCRIER**

Numéro Hors Série



BLANCHE BALAIN

# REPERES

Impressions marocaines

Avec trois lettres d'Albert Camus

Alger 1938



L'ANNEAU DU PAIN

L'ENCRIER

# Avertissement

---

Avertissement du rédacteur en chef de ce numéro.	.....5
REPERES.....	..17
JOURNAL DE VOYAGE.....	..35
Rencontre avec Blanche Balain, entretien.....	..52
Remerciements.....	..57

J'ai découvert Camus à l'âge de quinze ans, par la lecture de *L'Etranger*. Je crois que je ne m'en suis jamais vraiment remis. Encore maintenant, je ne peux relire ce texte sans émotion ; c'est lui qui m'a guidé vers la *vraie* littérature et a, vraisemblablement, orienté ma conception du monde.

A l'époque, j'ignorais que je tenterais un jour d'être écrivain, que j'essaierais, de force, de faire coïncider le monde intérieur qui est le mien avec celui que nous n'avons pas choisi.

Ecrire, est-ce autre chose que de créer sa réalité propre pour l'insuffler dans la réalité d'autrui ?

Vingt ans plus tard, éditer *Repères* de Blanche Balain n'a pas d'autre but et participe du même esprit. J'ai toujours quinze ans, d'une certaine manière. Bien sûr, l'œuvre de Camus recèle un versant plus ensoleillé. Je songe à *Noces* qui exhibe l'autre face de Janus de la condition humaine : celle de l'accord avec la nature, avec les dieux et les lieux polis par des civilisations mortelles. Que se serait-il passé si *Noces* avait précédé *L'Etranger* ? Rien ne sert de se poser la question sinon pour l'occulter rapidement. Ces deux dimensions cohabitent en moi, s'affrontent sans que jamais l'une prenne le pas sur l'autre. Je crois volontiers que l'homme est double. Baudelaire parlait ainsi de deux postulats simultanés : l'une vers Dieu, l'autre vers Satan...

Lorsque Blanche Balain et moi avons commencé à nous écrire régulièrement, rapidement il a été question de joindre à son texte des lettres inédites de Camus à l'auteur durant son séjour au Maroc. Jusqu'à sa mort, en 1960, il a toujours entretenu une correspondance régulière avec elle, lui adressant même ses derniers livres. Tout ce qui concerne la genèse de *Repères* est clairement indiqué dans l'adresse au lecteur et je m'en voudrais d'insister trop.

Deux choses encore : en révélant le manuscrit de Blanche Balain, j'ai la fierté de réparer une injustice — il devait être publié par Camus — et de

donner au lecteur un texte magnifique, dont la maturité d'écriture est étonnante ; Blanche Balain avait vingt-cinq ans à l'époque.

*Repères, impressions marocaines* est toujours vivant pour l'auteur. Pour nous aussi, sans aucun doute. J'aurais aimé que Camus soit là, à mes côtés, pour nous le confirmer.

Denis Emorine

*Landser, octobre 1991*

BLANCHE BALAIN

# Repères

impressions marocaines

Su/Vf de Journal de voyage

Avec des extraits de lettres d'Albert Camus

Algeri938

*A Denis Emorine  
sans qui ce texte de jeunesse,  
et tout ce qui l'a fait naître,  
serait encore enfoui.*

Bl. B. 1989

# Au Lecteur

Du même auteur

*La sève des jours*, poèmes, Editions Chariot - Alger 1938

*Temps lointain*, poèmes, Editions Chariot - Paris 1946

Iger 1938. Pour un texte datant d'une époque qui paraîtra bien lointaine à certains lecteurs, il me semble qu'une explication est nécessaire, ou si l'on préfère, une brève évocation biographique.

**A**J'habite Alger depuis quelques années seulement : c'est en octobre 1934 que nous sommes venus nous installer, mes parents et moi, dans la ville blanche, où nous avons séjourné naguère et où nous avons des attaches.

Les premières années sont lumineuses et insouciantes ; j'ai vingt ans, je suis étudiante à la Faculté de Droit, où j'ai quelques camarades, j'écoute des conférences littéraires, visite des expositions de peinture, vais parfois à des bals élégants...

La ville, solaire et sensuelle, avec sa baie miroitante, son odeur marine, ses jardins suspendus, très contrastée aussi par ses populations, peut séduire et charmer, un temps, puis décevoir. Et dans la solitude d'une terrasse, je peux poursuivre une ancienne passion : la lecture, qui devient, ici, plus spécifique : Fromentin, Isabelle Eberhardt.

Enfin, il n'y a pas que la ville : le pays est vaste, on voyage beaucoup dans l'Algérie intérieure, on visite les villes antiques, Tipaza, Timgad, Djemila, et les oasis du sud, Bou-Sâada, Biskra. C'est donc une vie agréable, facile et dorée, et pourtant, non-satisfaisante pour une jeune fille romantique qui a vécu en Extrême-Orient (Indochine).

La nostalgie s'accroît et s'exprime dans des poèmes qui s'accumulent dans les tiroirs.

La nostalgie et une sourde interrogation sur l'avenir, la vie.

Ce monde va basculer en 1937, lorsque je rencontre sur un terrain d'aviation Marie Viton, une femme exceptionnelle, pilote d'avion, peintre de profession, femme cultivée, sachant apprécier les artistes et les poètes. Silencieuse et attentive, douée d'un charme très fort, elle me fascine. Elle va être la première personne qui lira mes poèmes.

Très vite, elle va me parler de ce qu'elle appelle « leur groupe » ; c'est le Théâtre de « L'Equipe », troupe d'amateurs dirigée par Albert Camus, un inconnu, alors, pour moi, et pour beaucoup d'autres.

Son premier geste a été de me donner à lire un livre : « L'Envers et l'Endroit ».

Sans me le dire, elle a fait lire mes poèmes à celui que je ne connais pas encore.

Enfin, un soir de novembre, accompagnée de Marie Viton, j'assiste à une répétition de « l'Equipe » pour son prochain spectacle : une pièce espagnole, « La Célestine ».

Peu après, un grand jeune homme pâle vient nous saluer. C'est Albert Camus.

Dès ce moment, novembre 1937, une autre vie, la « vraie vie », dirai-je plus tard, va commencer pour moi.

Dans ce groupe de « l'Equipe » je découvre ou trouve enfin ce monde différent, celui que j'attendais sans doute, une ambiance unique de chaleur et de rigueur, d'intelligence et de fraternité, où des êtres divers sont liés pour faire « exister quelque chose de beau ».

Et l'Equipe n'est qu'un commencement ou un noyau, d'où rayonnent d'autres voies aussi fascinantes pour moi : Albert Camus m'emmène chez le jeune éditeur Edmond Chariot, dans sa minuscule librairie « Les vraies richesses », et là, il est question de créer une revue littéraire, et de publier mes poèmes...

L'année 1938 va être l'année de toutes les merveilles, où tout semble possible.

En effet, au cours des jours et des semaines, les joies et les décisions les plus surprenantes se succèdent : j'accepte de tenir un rôle dans la prochaine pièce que jouera « l'Equipe ». En février, me voici actrice !

Et le plus extraordinaire pour moi : Edmond Chariot, sur l'avis de Camus, accepte un choix de mes poèmes et annonce la parution de mon recueil « La sève des jours » pour le printemps.

Poète publié, je crois rêver !

Je rêve, un rêve éveillé d'une richesse inouïe, d'un poids capital, d'une vérité essentielle.

Une vérité pour toute la vie. Je ne le sais pas encore, mais je le devine et le désire.

En ces mois d'hiver radieux, je me lie de plus en plus avec Albert Camus.

<sup>1</sup> J'ai évoqué ces moments dans mes *Souvenirs de l'Equipe*, dans la revue « Bibliothèque de travail » B.T. 2 (1976) et dans la revue « Loess » (1985).

Amie privilégiée, il me donne à lire — parfois me lit lui-même — des pages du roman qu'il est en train de terminer (« La mort heureuse ») et aussi des textes achevés qui composeront « Noces » en 1939.

Il me parle, déjà, de Caligula... et de l'Espagne, et parfois, de lui-même. Nous faisons de longues promenades, souvent nocturnes, sur les hauteurs de la ville, qu'il trouve « la plus belle du monde ».

Un échange si intense que parfois, nous nous écrivons, malgré la proximité.

En avril, « l'Equipe » se donne avec passion à la nouvelle pièce et répète sans arrêt, « Les Frères Karamazov » de Dostoïevski, qui sera jouée en mai (j'ai refusé le rôle de Grouchenka).

Avril est un mois brillant, tendu, à la limite des éclosions, c'est la pointe extrême de l'attente. De l'espoir.

Soleil d'avril. Et pourtant, des ombres surviennent et tournent autour de nous, de moi.

Brusquement, un voyage au Maroc est décidé. Nous partirons en voiture, mes parents et moi, pour une quinzaine de jours.

Au cours de ce voyage, qui se voudrait une barrière, une coupure, je ne cesserai de communiquer avec mon Ami d'Alger, lui envoyant des lettres de chaque ville, et recevant les siennes.

Le voyage m'a enchantée, j'ai tenu une sorte de « journal », et, au retour, j'écris un texte sur quelques images et instants de cet itinéraire, plus poétique que touristique.

Je le fais lire à Albert Camus : je le revois lisant ce texte, dans sa petite chambre-cellule d'Alger, approuvant, parfois corrigeant, et me disant :

« Cela paraîtra dans un prochain numéro de *Rivages*. » C'était la revue créée par lui et par E. Chariot<sup>1</sup>.

Ce texte, je l'avais intitulé « Repères ». Je le

livre tel qu'il fut.

Bl. B. 1988.

<sup>1</sup> La revue « Rivages » n'eut que deux numéros (1939).

*« Les veines qui sortent du cœur  
consistent en une substance subtile,  
brune, blanche, bleue, jaune, rouge. »*

*« En vérité, le soleil, là-haut, est brun,  
il est blanc, bleu, jaune, il est rouge. »*

Chandogya-Upanisad

---



---

Il y a toujours en nous — et pour des vérités différentes — une place déserte de l'âme qui attend ses jardins.

Non pas n'importe lesquels, ils ont leur nécessité et leur perfection, leurs mesures et leurs couleurs.

## Repères

Et je songe, maintenant, que le vrai but des voyages est peut-être de nous permettre de les rencontrer.

Au cours de ce voyage au Maroc, si bourdonnante qu'ait pu être la ruche d'or sombre, précieusement alvéolée, de Fez, si continuel le bruit de ses fontaines, ornées comme des coupes, si insistante son odeur mêlée de menthe et de cèdre, elle ne m'a donné que des beautés fascinantes mais fragmentaires, une multitude de trésors, dont les scintillements m'ont atteinte sans m'absorber.

A Rabat, je me suis promenée entre les parterres à l'andalouse des Oudaïas, où la moiteur océane enveloppant le soleil mûrissait de lourds pamplemousses ; je suis allée à Chella, dont on se détache avec difficulté, tant cette merveille au creux d'un vallon fuse de toutes parts d'une joie frémissante. Aucune de ces apparitions ne m'apporta le monde — à moi essentiel — ressurgi et oppressant, enfin retrouvé à Marrakech.

Grande fleur tournante, couleur de soleil et d'or rouge, haute tige élevée dans une solitude chargée de palmes, Marrakech est ce lieu où me fut, soudain, rendu l'ancien royaume, le monde touffu des vies, la Vie, l'Orient, mon Orient...

---

## I. Chella

Chella, c'est le sanctuaire d'une vie poétique et perdue, une vie souterraine des âmes d'autrefois, jaillissant, ici, avec une telle effusion que l'âme actuelle s'en imprègne et vibre troublée jusqu'au fond d'elle-même.

C'est la Zaouïa, la maison précieuse aux petits escaliers de marbre, aux cours émaillées, brillantes comme si l'on venait de les laver ; aux délicates colonnes posées autour d'un bassin, en blanches colombes ; c'est le jardin, portant, soulevant des bijoux de pierre et de fraîches mosaïques, laissant osciller sous le soleil le pendentif vert d'un minaret...

C'est bien autre chose encore : la fragilité et la splendeur jointes en une respiration ardente, car Chella vit !

Elle vit en désordre, savante et gracieuse, avec une force singulière, comme si les tombeaux eux-mêmes la nourrissaient, la recréaient, se vengeant de ceux qui en firent un cimetière.

Puisque maintenant, elle est cette terre semée de ruines, où s'ouvre un rosier blanc, où pousse un gigantesque figuier !

A la fois fermée et grande ouverte, cachée et connue de la pleine lumière, d'étonnants oiseaux l'habitent, se détachant en éclats bleus de ses murs, semblant sortir des dessins de la mosaïque, et buvant de son eau : car Chella est tout emplie du bruit des eaux courantes ; un artiste est allé ici à la source (il y a en effet une source) et a voulu remplir les bassins émaillés, les coquilles de marbre de l'ancienne Chella comme le bain romain de Sala-Colonia.

Chella, Sala-Colonia, les deux villes mêlées, ressuscitées, parlent un clair langage ; je l'ai entendu sans désespoir, ce matin d'avril, car rien, ici, ne semblait s'être perdu, peut-être parce que rien ne devait y être vraiment ennemi : les racines, les branches soutenaient d'admirables zelliges, exhaussaient un arc, ombrageaient ce lieu de prières, et la vie, insistante et douce, éludait la cruauté. On se disait même... que cette ciselure portée par un arbre, soulevée par la montée des sèves au printemps, tirait une part de sa beauté de la force qui la détachait, l'isolait, ne pouvant que lentement la détruire.

Ruines sur ruines, pierres sur pierres, Chella offrait ce matin-là, avec grâce et sûreté, la merveille de son rosier aux fleurs de chair, penché vers

l'eau du bassin de la Zaouïa, dessinant son ombre sur le marbre poli d'une colonne ou sur le vert limpide d'une mosaïque.

Et, toute preuve faite, nulle tristesse ne m'est venue de ces villes oubliées, rompues et non vraiment mortes, où chaque élément ayant repris sa liberté, vit d'une vie nouvelle, au hasard des saisons, dans cette paix dorée, dans ce frémissement continu d'eaux et d'ailes diaprées...

## II. Marrakech

Quand j'arrivai, il faisait nuit et la Place Djamaa-el-Fna grouillait de monde.

Je m'arrêtai dans l'obscurité, devant ce fourmillement mystérieux d'êtres et la vie plus mystérieuse encore de dizaines et de dizaines de tentes, ouvertes, où palpitaient des lampes, des centaines de lampes à la lumière rayonnée ; où s'étagaient des pyramides d'oranges et des piles de dattes ; d'où montaient des centaines de fumées légères et bleutées, devant lesquelles, accroupis, se tenaient les marchands, entre lesquelles, silencieux, glissaient les passants...

De cette place nocturne, palpitante, montait un bruit continu, secret, fait d'une multitude de voix, de sons et de silences : silence inexprimable entre des gestes et des pas, des mots et des regards.

La foule tramait, on la sentait traîner, paresseuse, curieuse, penchée, parfois, sur le feu rouge d'un marchand de brochettes ; les porteurs d'outrés d'eau agitaient leur sonnette, régulièrement, se poussaient avec leur charge humide et poilue entre les lents badauds du soir.

Du fond de la place, ou de plus loin, du fond de la nuit, venait une musique.

Et quelque chose m'empêchait de me détacher de ce spectacle étrange.

La nuit totalement noire, sans étoiles, laissait aux lumières terrestres tout leur scintillement. Un vaste ciel sans limites visibles, sans réalité, s'ouvrait au-dessus de la place, elle-même chargée et soulevée à la fois par ces centaines de lampes, comme un arbre déployé, illuminé.

Soudain, il fit tiède : je compris qu'il faisait plus tiède, à voir s'éventer les ombres accroupies autour des conteurs.

Je sentis la chaude circulation de ce monde, sa paix familière, son plaisir curieux et sa patience ; et je sus aussi ce qui m'empêchait de quitter ce spectacle depuis un long moment : on ne peut rien quitter qu'on n'ait encore surpris, découvert.

Je cherchais dans les minutes suspendues le secret de cette nuit sur la place Djamaâ-el-Fna : c'était sa vérité, sa nonchalance orientale.

Nonchalance de la nuit et de la place foisonnante, nonchalance des êtres, passant, et toute cette vie nocturne ; particulière noblesse de ces attitudes étrangères et cependant élémentaires ; de ces atmosphères de lenteur et d'attente, que je n'ai jamais connues qu'en Orient.

Secret de mon Orient perdu, soudain révélé ou restitué, dans l'aspect et l'espace d'une ville inconnue, combien je le cherchais à mesure qu'il se rapprochait de moi... et je tremblais de le tenir trop peu de temps en moi, face au frémissement féerique de toutes ces tentes, où se racontaient des histoires, où s'infusait le thé, où coulait le jus et le parfum des oranges.

Immobile, comme pour ne pas altérer l'angle miraculeux que je formais avec ce monde donné et retrouvé, je compris que je venais de surprendre, ici, non seulement une apparence privilégiée de la vie, mais aussi une attitude de moi-même, plus difficile à rejoindre, désormais, et qui est celle, à la fois, de l'oriental et du poète.

Ce monde n'agissait pas, il allait... avec un mouvement qui tenait du courant d'eau ou bien de l'insecte ; il révélait un pouvoir caché de vie, une joie instinctive, lente et prudente, détachée, hors d'atteinte.

Et moi aussi, voilà que je vivais sans aucun lien, libre, dans un bonheur total et divinement léger.

Pourtant, cette nuit si troublante ne m'avait pas encore livré l'essentiel ; elle me remettait seulement sur un chemin anciennement suivi ; ce n'est que le second jour, le lendemain, au crépuscule, que je devais vraiment connaître l'étrange puissance de ce lieu du monde.

Je me trouvais sur une large place, une autre place dans la ville.

Floue, comme diluée, ses grands jaracandas aux fleurs mauves se fondaient dans le bleu sombre du ciel : un ciel bas, chargé d'eau, gonflé,

formé de nuages superposés, en épaisseur, et donnant une notion de densité ou même de matérialité.

Je n'avais pas d'autre raison d'être là, à ce moment, que celle de la curiosité, et pourtant, j'attendais, mais quoi ? Je sais bien qu'on peut attendre un coucher de soleil...

Il se formait un tout autre faste, autour de moi, alors. Et notre attente, notre inquiétude, si souvent, ne font qu'aller au devant d'une plus grande angoisse...

J'étais comme quelqu'un qui espère l'éclatement de l'orage et sa révélation. Mais, à vrai dire, ici, le mystère s'avancé lentement, comme des murs se rapprochant et vous enserrant de plus en plus.

Il n'y avait pas de soleil, presque pas de lumière ; plutôt en même temps qu'une sorte de chaleur infuse dans la terre et le ciel, une lueur continue, nappe sous-jacente de nacre qui baignait tout. L'eau condensée dans les nuages, lourds, opaques, apportait elle-même son reflet noir sur des étendues de gris enflammé et de blanc charnel, tandis que s'opérait un extraordinaire dédoublement des choses.

Les palmiers assombris, chargés d'ombre dans leur centre, restaient dorés sur leurs bords, chaque palme débordant d'une masse phosphorescente. Les autres arbres gonflés, triplés de volume, s'épaississaient d'une lumière ouatée, elle-même développée à l'infini, semblable à une substance végétale.

Le ciel devenait un énorme soufflet bleu qui va en s'élargissant.

Devant moi, autour de moi, se reformait un nouveau monde, un autre monde, dans une sorte de mouvement tournant, par un glissement des plans, une translation moelleuse et lente des choses, des formes et des volumes en présence.

Roulant sur les jardins, les recomposant, apesantie sur la rousse Koutoubia, puis se déroulant à partir d'elle jusqu'au ciel, une marée opaque recréait le paysage, un monde si dense, si violent, qu'il prenait une consistance physique : on croyait pouvoir le toucher et le peser.

Etrange proximité de ce monde — et dans cette proximité, une menace.

La menace était dans l'envahissement de la nature, dans la flamme luisante du soir, dans l'avance d'une beauté si énorme et puissante,

somptueuse et fatale, qu'on désirait reculer ; car elle restait étrangère, inconnue, trouble, fermant de tous côtés l'horizon, couvrant la ville.

Je me trouvais maintenant sous un plafond bas, entre les murs de ce spectacle prodigieux, mouvant et sensuel, placée en face de chaque chose dans sa réalité palpitante, rapprochée et élargie.

Soudain, je me sentais exactement dans ce lieu et dans ce moment du monde — et aussi de moi-même — où les choses paraissent plus vraies et plus vivantes que notre propre réalité.

Lieu du monde et de moi-même où vous voici d'un coup revenus, êtres et choses, tous revenus et présents, avec vos larges visages rapprochés ! Vastes visages des dieux orientaux.

Je ne pouvais plus les oublier, il n'avait servi à rien de les négliger ou de les nier, ou de croire seulement pouvoir le faire ! Leur évidence et leur force, leur vérité, surgissaient de nouveau autour de moi, devant moi : jusqu'aux arbres d'un vert profond, baignés dans le bleu mat du ciel, épais comme un océan, qui affirmaient aujourd'hui, ici, leur beauté physique et provocante !...

Comme l'autre nuit, devant la Place Djamaâ-el-Fna, fourmillante, je ne bougeais plus : sur le point de mesurer et peser — mais est-ce possible ? — la puissance même, la vérité oppressante, le mystère des splendeurs entre lesquelles nous passons.

Bien plus : était sous-tendu, sous-jacent, ce danger de la force irrépressible autour de nous, en nous, venant de loin, qui marche et avance.

L'ancienne vérité imposait sa présence : que tout existe hors de nous, et vient en nous, dans le foisonnement d'une vie universelle, dans l'amplitude et la germination, dans un combat incessant entre vie et mort.

Tout l'Orient m'était rendu, et je l'acceptais mal, je le redoutais maintenant.

Pour ce refus, je devinais que je serais peut-être écrasée ou rejetée, me détournant de ces terres et de ces dons.

Pourtant, je continuais, ce soir, d'écouter le grondement de l'orage qui arrivait avec lenteur, du fond des racines. La pluie allait venir de ce ciel, mais des arbres aussi montait une longue rumeur ; dans l'épaisseur des

jardins, les oiseaux tapis criaient sourdement ; ils volaient bas sur la place bleue, avec le battement presque douloureux de leurs corps frôlant la terre.

L'indéfinissable appel de toutes ces vies s'élevait autour du jaillissement de la pierre, haute pierre mystique rougie par cent mille soleils, et cependant pure et froide comme une éternité tarie.

Plus que jamais placée entre deux mondes, celui que j'avais peut-être voulu oublier, doublure pourpre de chaque forme et de chaque être, prenait ici, ce soir, une signification exceptionnelle, saturant l'âme jusqu'à l'étouffement.

J'étais donc venue en ce point du monde et en cet instant de moi pour apprendre et savoir, comme autrefois, là-bas, que je ne pouvais pas me séparer de la souveraine Vie, et que cette vie même portait un dangereux pouvoir d'envahissement et d'absorption.

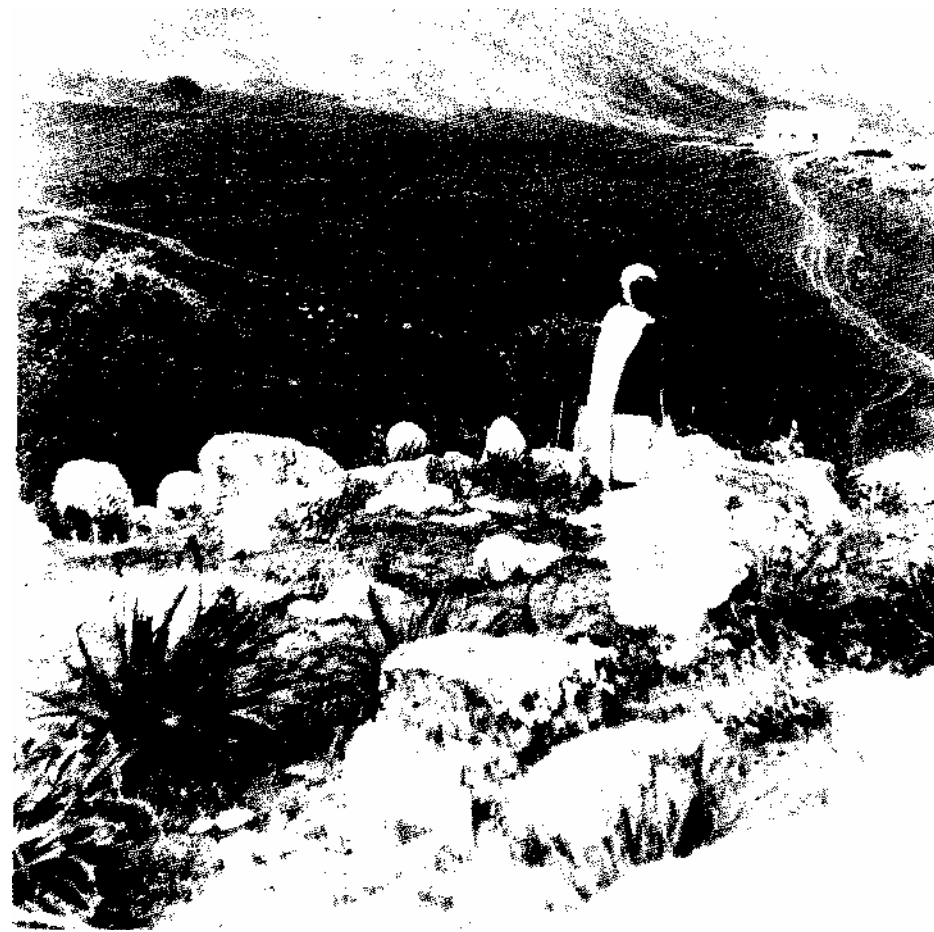
Oui, précisément, c'est ici qu'il fallait venir pour recevoir la pleine vérité — je ne dis pas précise — pour recevoir ce grand jardin de palmes et la ville rouge, dans son déploiement d'orage, dans son offrande mystique et sensuelle.

Offrande du Monde et de la Nuit qui ouvre et comble les gouffres.

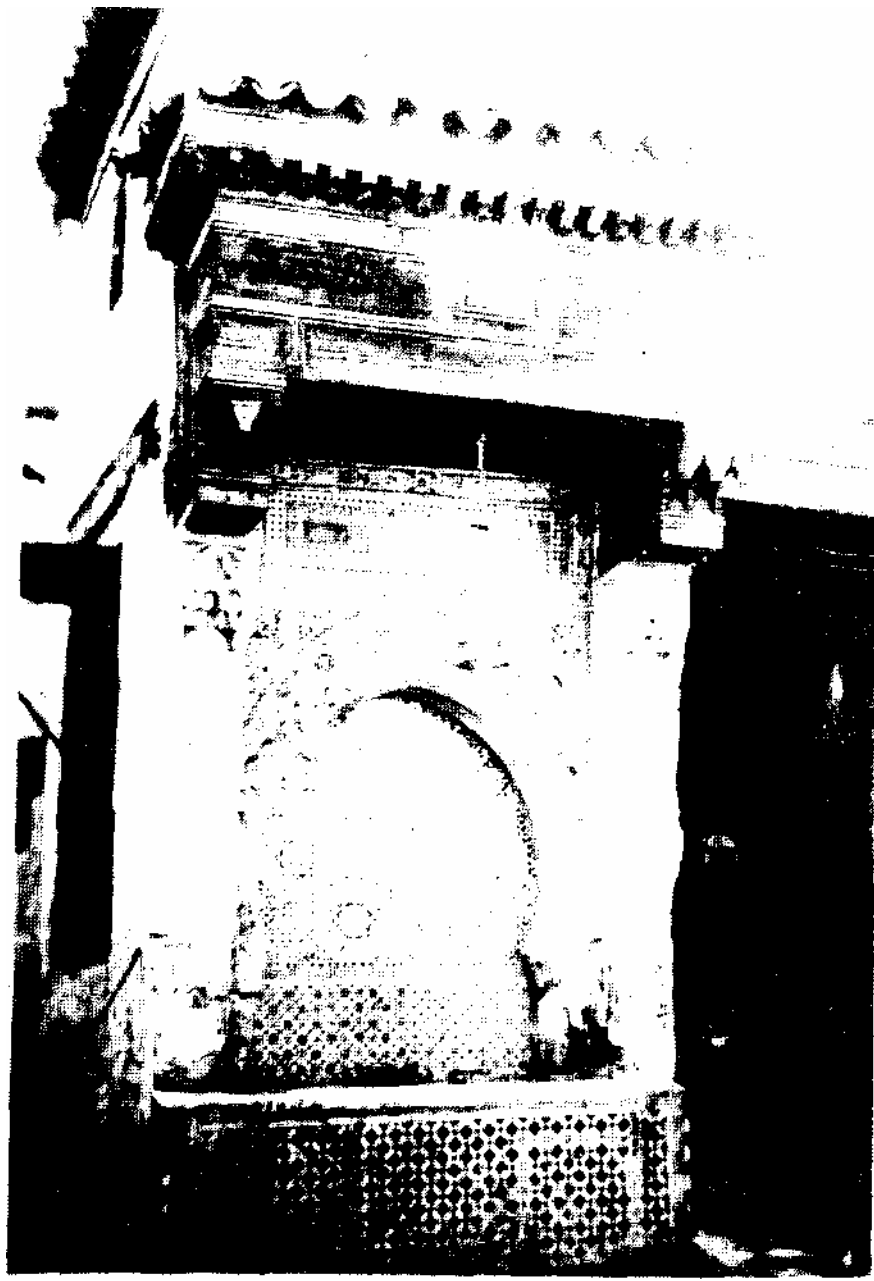
Bl. B. — Alger — 1938



Algérie, minaret de Tlemcen



Paysage algérien



Fez, place Nedjarine

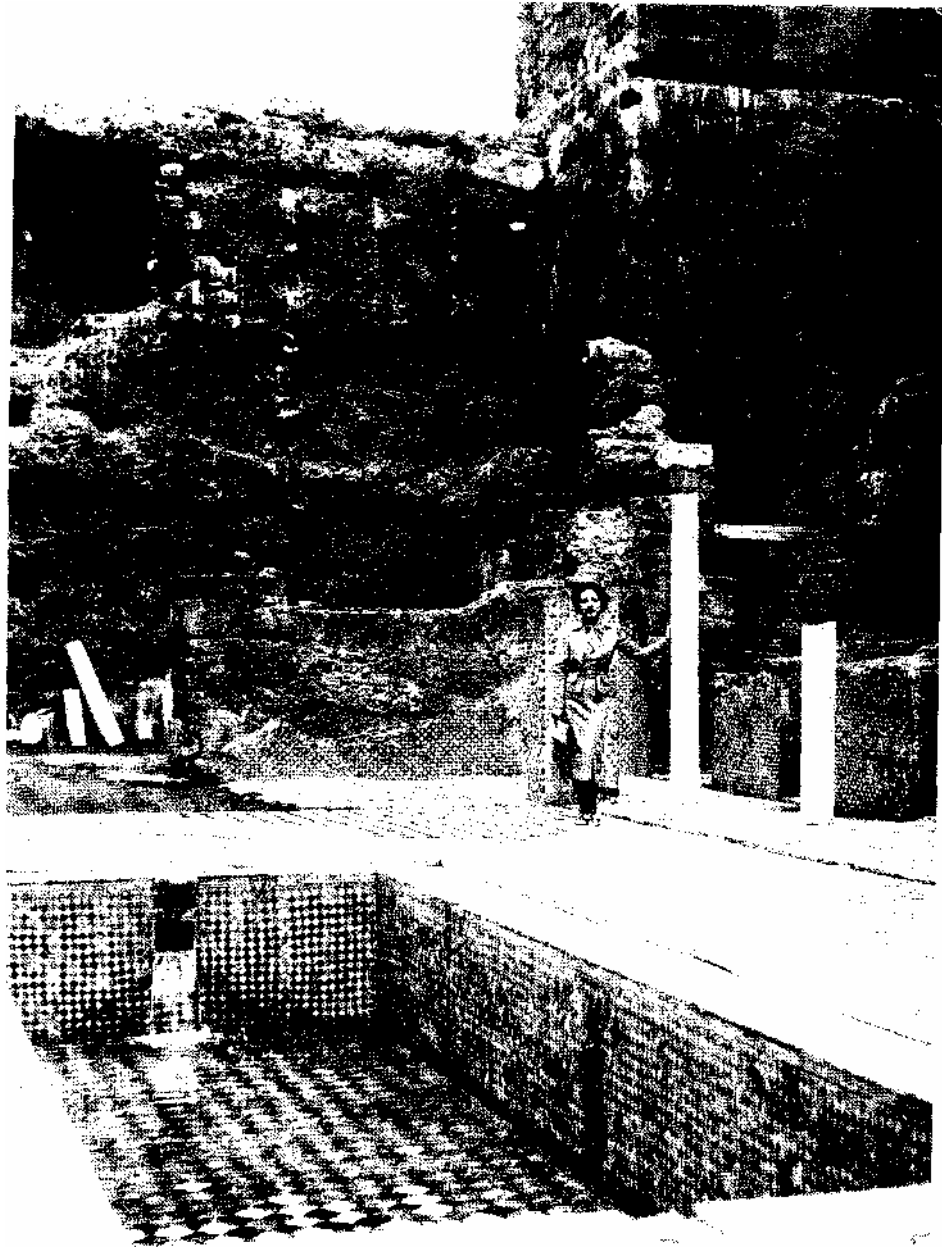


Fez, place Nedjarine









Chella, ruines de Sala-Colonia

Première lettre d'Albert Camus à Blanche Balain (extrait)

# Journal de voyage

Iger, avril 1938.

## A

Nous partons après-demain.

Paradoxalement, ce projet de départ à la fois m'irrite et me délivre. Je trouve qu'il vient et intervient au mauvais moment, et pourtant, nous vivions dans une telle tension, la sensation d'étouffement était si grande, que la moindre ouverture paraît préférable.

Partis hier, vendredi 22 avril.

Alger-Miliana ; très joli et vert, comme toujours (nous sommes déjà venus ici). Une campagne grasse et luisante, comme une bête bien soignée.

Ensuite, vers Orléansville, la beauté du paysage décroît, en gardant encore une certaine vie. Les Attafs. Avons déjeuné en camping, sous de hauts eucalyptus, dans un grand vent qui emportait les cheveux, piquait la peau, et sous un petit soleil tiède. Derrière moi : des champs pleins de fleurs, coquelicots, soucis sauvages, marguerites, et de petites fleurs bleues ressemblant à des myosotis, mais qui n'en sont pas. En ai cueilli, et tandis que je me penchais vers les fleurs, j'ai entendu tous les cris des oiseaux, soudain ; ces cris ne venaient pas des arbres, mais des champs, cris rasant la terre comme si, sous chaque touffe d'herbe, des dizaines d'oiseaux, moqueurs, mystificateurs, s'égosillaient — et il me semblait les voir réellement, cachés sous les coquelicots, roulant leurs yeux de perle, avec un petit mouvement de la tête :

« Attention... qu'elle ne nous voie pas... ».

En une seule minute, le temps et l'espace sont abolis, pour retrouver une sensation d'enfance.

Plus loin, le paysage redevient terne, de plus en plus triste et désolé, jusqu'à l'ennui.

Nous sommes le soir à Sidi-bel-Abbès : petite ville de province, surprise dans son train-train pernicieux. Comme à Alger, on « fait le boulevard » de

cinq à sept ; mais dans la grande ville, au moins, on est noyé dans la foule et libre, on peut si facilement s'échapper ; ici, c'est un circuit fermé.

Comique, d'ailleurs ; deux trottoirs : à droite, le « gratin », les gens convenables, les bourgeois, les jolies filles et les dames, les petits messieurs ; à gauche, les ouvriers, espagnols ou autres, parfois débraillés, les soldats — il y en a beaucoup (la Légion) — et les Arabes nonchalants, un populo compact et bavard, vous bousculant en riant fort, et toisant le trottoir d'en face. Deux clans, on le sent tout de suite.

Amusement et malaise.

Repartons le lendemain matin. Pendant assez longtemps, le paysage reste morne, désolant.

Puis, avant Tlemcen, bien avant, la terre reverdit, et, tout à coup, il y a un très beau coin pittoresque : des montagnes rouges, enserrantes, une forêt naine, drue, et les cascades ! Partout des eaux vives que l'on aperçoit de côté et d'autre, en pluie, en chutes, en ruisseaux...

Voici Tlemcen sur sa hauteur, avec son célèbre minaret, entourée de verdure, : elle fait très « perle de Moghreb » comme il est dit.

D'un ton de vieil or ou de vieil ivoire, elle a un petit air ancien et précieux, et fier, aussi, qui me plaît.

Avant d'arriver : une profusion d'arbres, de jardins, de vergers pleins de fleurs et de fruits, des champs de blé épais et brillants, des ombrages velouteux.

Enfin, la ville — qui semble morcelée, à première vue, avec des places superposées ou échelonnées, éparses, à droite, à gauche, de sorte qu'on ne sait pas bien où se trouve le centre, et cela me semble très grand, étendu... Au bout d'un moment, ce n'est plus vrai. Néanmoins, il y a des rues flanquées de partout, et la ville reste très diverse, variée, curieuse.

Naturellement, cette ville très ancienne est bourrée de vieilles et belles choses ; nous n'en verrons qu'une partie.

Notre premier soin est d'aller visiter le petit village, à deux kilomètres de la ville : Sidi-bou-Meddine, ravissant, avec sa très vieille mosquée (XIII<sup>ème</sup> siècle) avec des sculptures très fines, à l'intérieur, et au-dehors, ce minaret qu'on voit de loin et qui peut se regarder de près sans déception : d'une merveilleuse couleur de terre brûlée, d'une matière ambrée, orné de

mosaïques brillantes, intactes, bleues et franches. Le minaret a de l'élan et de la délicatesse, de la force et de la mesure : je le trouve beau.

Ce qui me frappe et m'enchant, ici, pour ces mosquées et ces minarets, c'est leur admirable patine, leur couleur de miel, cet or charnel et plein, ce ton qui est celui de la race même, des visages du pays.

Je songe encore aux petites filles de Sidi-bou-Meddine, aux joues resplendissantes, dorées, rosés comme des fruits. Elles furent charmantes autour de nous ; le village avait littéralement l'air d'être habité par des enfants, servi et orné par eux. Partout ils surgissent, vont, viennent, petites filles portant sur la tête le plateau de pâte de pain qu'on va donner à cuire au four « banal », puis, d'autres, rapportant ce pain, doré et craquant, la « kesra » ou le « R'oubs »... petits garçons transportant des jarres vertes pleines de petit-lait...

Dans la mosquée : la grande salle des prières, classique, garnie de tapis, de lustres. Des sculptures, des mosaïques. Sur le sol, les mosaïques sont si brillantes qu'on croirait qu'elles viennent d'être lavées.

La cour avec sa fontaine, son jet d'eau, sa fraîcheur et son silence perlé. Simplicité de tout cela !

Plus loin, des tombeaux de Saints ou Marabouts, la petite salle des offrandes. Un coin curieux, avec quatre colonnes d'onyx et un puits usé, la pierre mangée par le temps et par les mains, les chaînes. Sensation d'une obscure éternité des peines.

Ailleurs, un autre coin avec un rosier moussu devenu très large, où sont suspendus des milliers de fils de toutes couleurs : les femmes viennent prier là et attachent un fil de leur robe pour que leur vœu soit exaucé (en vue d'un mariage ou d'une naissance).

Montée au sommet du minaret : vue sur la vallée, la plaine et la forêt derrière le village. Le village est lui-même inoubliable, tout blanc et bleu, comme du linge étendu, d'une candeur et d'un charme particulier, vraiment, avec ses maisons ouvertes et recouvertes d'une treille, vigne charnue et verte, maisons avec leur jardin grim pant, suspendu... Adorable village (je comprends le ravissement de Gide, visitant Sidi-bou-Meddine et le décrivant).

Et là-dedans, un peuple calme, pas sauvage, vit, déambule, rit et travaille.

Suis entrée dans une cour de maison : au centre, la vigne noueuse, magnifique, d'où coule lumière et chaleur ; une femme assise file de la laine, très blanche ; cette femme est assez belle, autour il y a plusieurs jeunes filles et des enfants...

On me fait entrer dans la pièce, tout est propre, il y a un buffet et dans un coin, un lit en fer. Dans une autre pièce, un homme est couché sur une natte et semble dormir, roulé dans une tenture-couverture comme on en trouve ici.

Un escalier monte vers la treille, sur une terrasse étroite où se trouve encore une petite chambre (ah ! le charme labyrinthique des logements arabes...). Je rencontre là une vieille femme toute ridée, mais absolument claire et souriante : nous nous faisons force « salamaleks » et elle admire, en la touchant, ma bague arabe (celle de Bou-Saâda).

De retour dans la ville de Tlemcen, nous visitons, après avoir obtenu l'autorisation officielle, la grande Mosquée très ancienne aussi, transformée pour une part en musée. Les sculptures sont merveilleusement fines et belles.

Encore un beau minaret, d'un fauve foncé, précieux et lourd, travaillé d'écriture comme une dentelle.

On trouve partout dans la ville des places ombragées, de beaux arbres d'une fraîcheur exceptionnelle.

Nous allons dans les rues arabes, étroites, animées, pleines de magasins débordant de tissus, soieries aux couleurs tendres ou vives, filetées d'or, brillantes... C'est tout l'Orient qui me revient... les souks, Constantinople, Beyrouth, Ceylan...

Le temps s'est modifié : une brume s'étend sur la ville, il pleut, il fait presque froid.

Le soir : je suis fatiguée de toutes ces promenades, j'ai sommeil et la pluie, le froid, m'accablent soudain avec une lourde tristesse au fond du cœur. Lourde tristesse, cachée, je sais bien pourquoi.

Lundi, départ, le matin. Il y a toujours cette brume et une pluie fine, intermittente.

Après Tlemcen on va retrouver une région sans charme. Vers Oujda, tout est gris, dénudé, comme désertique, vide.

Des kilomètres de cailloux, d'étendues jaunes : la steppe !

Misère et solitude... Tout décor disparaît, ni formes ni couleurs. Effacement dans les sables.

Et une question vient : que doit donc devenir l'esprit et la vie, la vie de l'esprit, en de tels lieux ? Je n'en perçois d'abord que le néant, l'aspect négatif et l'impression déprimante.

Cette nudité m'accable, me semble devoir être la désolation et la mort de l'âme même.

Mais, au contraire, tous les mystiques ont vécu de ce vide et de ces paysages dénudés. Ici, l'âme peut prendre toute la place...

Pensées pour Isabelle Eberhardt, pour Psichari et Charles de Foucauld.

A Oujda, triste ville, on ne s'arrête pas, sinon pour les formalités : c'est la frontière.

Et voici le beau Maroc, avec Taza.

Taza la farouche sur son piton, curieux. Vue seulement de loin, nous ne l'avons pas visitée. Ici, le paysage change, à nouveau : ce sont des terres à blé, ou orge, des verdure très riches, jusqu'à Fez. Un peu avant Fez, nous faisons un petit arrêt près de ces champs foisonnants, hauts d'un blé lourd, gorgés de sève, semés de fleurs rosés, mauves, blanches. Un silence où s'entendent des abeilles.

Enfin, l'arrivée à Fez : Iffies la mystérieuse, vraiment belle, trois ou quatre villes en une seule, Fez la vraie, la seule, blanche et allongée, ou plutôt accoudée dans un creux, un velours de terre. Princesse blanche et belle, dans sa verdure, avec ses ifs, ses cyprès, ses jardins... Enchevêtrement de ces trois villes, et leur merveilleuse unité, où se détachent les innombrables minarets tout dorés et précieux comme des pendentifs.

Toute la journée, nous avons visité la ville, ne voyant qu'une partie, bien sûr, de toutes ces splendeurs.

La Médina, la ville marocaine — Porte Boujeloud, Musée du Batha, ancien palais de M-Hassan et Abd-el-Aziz.

La Medersa Bou-Inania, avec ses admirables entrées entièrement dentelées, travaillées de sculptures délicates, caractères coufiques, fleurs et arabesques mêlées. De superbes bois de cèdre noir. A l'intérieur, la salle avec son canal d'eaux vives, les mosaïques, les chambres d'étudiants : une belle ruche alvéolée.

Les plafonds sont taillés et sculptés en profondeur, en bois peint et doré, formant parfois comme le cœur d'une fleur.

Au-dehors, admiré l'ancien carillon de la Medersa. La richesse et la finesse de tout cela !

Nous nous dirigeons vers la Zaouia de Moulay-Idriss...

C'est vraiment enchanteur. Dans une rue étroite comme un couloir, on se trouve soudain au milieu de mosaïques aux teintes suaves, d'ors patines doucement brillants, de ciselures semblables à des bijoux, de bois fouillés comme des coffres précieux. C'est le coin des « offrandes ».

Dans une rue, étroite aussi, peu fréquentée, une étrange apparition : un cavalier sur un petit cheval noir qui va au pas ; le cavalier qui semble très jeune, tout vêtu de blanc, est pâle, d'une pâleur malade et en même temps aristocratique ; son regard sombre, distant, passe sur nous, étrangement, comme une ombre significative...

Ombre de fierté lointaine sur toutes ces pierres enluminées, ce soleil, cette vie des apparences.

Et voici la place Nedjarine, toute petite et intime, charmante. On croit pénétrer dans une cour particulière ; tout autour, de nombreux marchands qui ont l'air de veiller sur la précieuse fontaine Nedjarine, d'une fraîche couleur et d'allure élégante, avec son auvent de bois où pend une lanterne.

Un moment délicieux et pittoresque : je fais une photo d'un beau vieillard berbère, à la barbe fleurie, juché sur son âne ! A côté, le Fonfouk, avec sa très belle porte, et la Kissaria, la rue des commerces, invraisemblable de monde, de boutiques, d'objets !

Encore et encore : la Medersa Attarine, le quartier de l'Université Karaouine, sa Medersa, la Mosquée...

(Quand on a dit : « la Karaouine » — à Fez, au Maroc... !)

Visité le quartier des Andalous. Etrange monde, coin extraordinaire par la pauvreté, l'impression d'abandon et la saleté, ce qui est rare en ce pays, monde de sorciers, des anciens esclaves noirs (origines).

Mosquée des Andalous : une très belle porte, très abîmée elle aussi, magnifiquement posée sur une telle sorte de socle, en haut d'un escalier, mais il n'y a autour ni décor, ni ambiance. Tout cela semble perdu, appartenir à un monde perdu.

Dans ce quartier vu le coin des potiers, Fekharine. J'ai regardé un jeune marocain mouler des poteries d'une forme harmonieuse ; certaines pièces sont très jolies, copies d'anciennes amphores.

Revenons dans la Médina — et à Fez-Djedid. Visité les souks, certains charmants avec leur treille, leurs claies de roseaux, leur ombre striée de soleil.

C'est le quartier des artisans. Il y a là de merveilleux cuirs travaillés d'or, des coussins et d'énormes « poufs » brodés, des sacs, des ceintures, des liseuses... des tapis également. Je fais quelques achats, ce qui est un agréable moment : conversation, gestes et regards échangés, ce peuple est sympathique.

Ensuite, nous nous promenons vraiment, passant de nombreuses portes monumentales, toutes plus magnifiques ; je prends des photos.

Le Musée du Batha : le très joli cadre du Palais Hassan, avec ses délicates mosaïques, ses patios intimes, ses fontaines, nombreuses et cascadantes, ses portes ombragées et peintes, ses galeries à colonnes et à cintres, à dentelle (tout ceci est plus récent, mais gracieux).

Des « collections » admirables, j'ai surtout aimé les bois sculptés, d'un cèdre noir épaissi de temps et rongé de soleil, orné de caractères coufiques et d'arabesques savantes (ceci très ancien, XIII<sup>ème</sup> et XIV<sup>ème</sup> siècles).

Je m'arrête souvent devant une merveille, une petite porte de marbre de l'époque saadienne, presque translucide, délicate et veinée, travaillée comme un ivoire, ornée de fleurs ressemblant à des lys. Egalement des soieries et des broderies (et certains bijoux).

Enfin, le jardin, à l'andalouse... Délicieux avec ses rosés, ses vasques d'où l'eau jaillit sans cesse, avec un bruit limpide et sensuel, nostalgique et troublant.

Vasques et fleurs, marbres et orangers, galerie de colonnes tout le long du jardin, quelques ifs et cyprès ; tout cela forme un cadre magique où j'ai vécu quelques instants inoubliables...

Ici, dans ce jardin quelqu'un m'a offert une rosé, elle sentait le thé.

Après-midi sur le « terre-plein des Mérinides » : vue admirable sur la ville de Fez. C'est l'heure de la prière, on entend tous les muezzins à tous les minarets, et l'on voit l'oriflamme blanche flotter en haut de chacun d'eux.

Charme inexprimable de ce lieu et de ces instants : silence, solitude, immensité du ciel et de la plaine, mystère de la ville blanche, avec des pendentifs de pierre d'où montent des voix...

Nous prenons le thé à la menthe dans un café maure, avec le guide, un très beau type de Marocain, s'exprimant bien en français.

Des impressions fugitives, profondément enfoncées en moi, vont me relier longtemps à ces journées, à ces moments : odeurs de cuir, dans les souks, parfum presque enivrant du bois de cèdre et d'autres bois précieux dans le quartier des menuisiers, et, partout, l'odeur de la menthe : à tous les coins de rues, il y en a des bottes !... Mouvements, foule, petits ânes chargés...

Nous quittons Fez pour Rabat, via Moulay-Idriss et Volubilis.

Volubilis : ruines romaines très abîmées, mais au musée il y a quelques petites merveilles ; des marbres et surtout des statues de bronze, de taille réduite, mais exceptionnellement belles : une série de Vénus, à la toilette, à la sandale, une Vénus pudique, un cavalier et un chien, remarquables.

Après Moulay-Idriss, sur la route, nous tombons en panne !

L'incident se termine de façon amusante : quatre jeunes gens, en auto aussi, nous remorquent jusqu'à Petitjean, village où nous ferons réparer. Il y a, par chance, un garagiste, et pendant qu'il travaille sur la voiture, nous déjeunons dans un charmant « caboulot ». Nous faisons la connaissance des patrons qui sont originaires de la même région de France que nous : Drôme-Isère. Quelques heures très gaies, simples et familières, un type se met à jouer de la guitare, la jeune femme m'offre une rosé... Peuple aimable ! Je ne me sens jamais séparée de lui.

Nous repartons vers Rabat, en traversant un joli bois de mimosas.

Arrivée vers le soir à Rabat, il fait encore jour, ce qui permet d'avoir une première impression de la ville. C'est la ville des Français, le quartier des villas blanches et fleuries. Spacieuse et claire, calme, cette ville me rappelle évidemment quelque chose : une image coloniale, la ville où j'ai vécu, naguère : Hanoï.

Mais, de tous côtés, au loin, on voit toujours la Tour Hassan, haute, bien que brisée, trapue, d'une chaude couleur de terre au soleil, se détachant sur le ciel du soir.

Ici, était la Mosquée Hassane, très grande, dont il ne reste que le minaret. Epoque Almohade.

La guerre sainte contre Saint-Louis fut prêchée de cette tour. Mais mon premier souci est de me rendre à la poste de Rabat, où j'ai la joie de trouver des lettres de mon Ami d'Alger.

Une longue lettre qui répondait à mes questions et descriptions sur les paysages désertiques traversés, parfois.

Il exprimait son sentiment à ce propos avec une sorte de conviction passionnée, et aussi une profonde sollicitude pour moi, au seuil de ce voyage.

*« Mercredi »*

*N'ayez pas de remords ni d'angoisse — si vous vous sentez inquiète, ardente et secrète, c'est que ce voyage vous était nécessaire. Il renouvelle quelque chose en vous...*

*Mieux vivre, ce n'est pas toujours être heureux. Votre lettre me prouve que vous avez su trouver la solitude nécessaire à ces voyages. Je me dis que c'est peut-être sur mon conseil et j'en suis heureux.*

*Allez seule dans la ville arabe, à Fez, seule dans les marchés de Marrakech. Vous ne donnerez jamais assez d'élan à ce qui est en vous.*

*Tant de femmes de votre âge ont porté les mêmes promesses que vous. Et à un certain moment, tout s'est trouvé rompu parce qu'elles ont consenti à la règle commune. Chacune de ces épouses sans âme qui*

*papotent autour d'une table à thé a été une jeune fille émouvante et inquiète.*

*Il y a en vous une telle profusion de promesses...*

*Ne renoncez pas à cela, ne renoncez pas à vous-même, que ce soit pour une famille, pour un désespoir, ou même pour un amour.*

*Dans ces paysages désolés et desséchés dont vous me parlez, dans ces paysages que j'aime par-dessus tout en Algérie, j'ai toujours su trouver une leçon de dénuement et d'amertume qui me rendait presque toujours à moi-même — c'est-à-dire à peu près à la conscience de ce que je devais être.*

*On n'est jamais assez seul, petite fille. Et toute l'affection d'un être ne vaut rien au regard de cet instant où, devant le monde, nous réalisons à la fois notre solitude et notre richesse.*

*... Ne craignez pas d'écrire ce que vous pensez, et tout ce que vous pensez. Je puis tout écouter et tout comprendre. Et vous n'avez pas encore mesuré toute ma tendresse pour vous.*

*Ecrivez-moi beaucoup. Je vous embrasse...*

A.C.

Le lendemain, les Oudaïas, ancienne citadelle, d'époque Almohade, des maisons enfermées dans une enceinte, un ouvrage fortifié, la Kasbah, un escalier des corsaires, un fleuve, en bas, le Bou-Regreg, qui fut longtemps une frontière entre deux villes jumelles : Rabat et Salé. Et, plus loin, l'océan.

A l'entrée, une porte ouvrant l'esplanade... On entre dans le Jardin des Oudaïas, merveilleux jardin dessiné à l'andalouse, des parterres de fleurs, des vasques d'eaux vivantes, des cyprès et plus étonnant, des arbres ronds avec de gros fruits verts, des pamplemousses. Tout autour, les antiques murs de ce ton d'ocre doré ou rougi, au fond la Medersa avec sa tour carrée.

Un de mes beaux souvenirs — pour plus tard — cette matinée transparente, d'une légèreté et d'un calme uniques, où je me suis promenée

sous les arbres à gros fruits verts, et respirant dans l'air, avec le parfum des rosés, l'odeur salée de l'Océan... (le guide de Rabat était un grand et beau Marocain, plein d'attentions et de discrétion. J'ai pris des photos, tous ensemble).

Puis nous sommes allés à Chella...

Bâtie sur Sala-Colonia, ville romaine, ce fut une ville importante, mais plus tard, les Mérinides en firent une nécropole. De sorte qu'on va trouver ici les ruines d'une ville, d'un centre religieux et des tombeaux, plus ou moins mêlés.

Il y a, autour, une enceinte, avec une vaste Porte finement ouvragée, la mosquée ornée de brillantes mosaïques, le tombeau du Sultan Noir, un minaret avec de ravissantes faïences polychromes. Des jardins se devinent dans le désordre végétal, à travers les pierres.

En contre-bas, la Zaouïa d'Abou-Saïd.

Il y a là, à vous fasciner, une multitude de merveilles enchevêtrées, romaines et islamiques ; une cour entourée de fines colonnes de marbre, très pures ; un bassin rectangulaire, émaillé... Le minaret semble se balancer, vert et bleu, dans l'air doré.

Sous les arbres touffus, près des tombeaux, un rosier blanc.

Ruines et verdure mêlées, parfois affrontées : de fines ciselures de pierres sont soulevées par la montée des sèves dans l'arbre proche.

Ce lieu est un enchantement, à la fois délicieux et oppressant, avec mille surprises de l'instant : oiseaux bleus' s'élançant soudain au-dessus des arbres, cigognes, fleurs, eau courante, bruisante, ruines dorées ou blanches, fraîches mosaïques, vertes et bleues...

... Une sorte de sanctuaire de la vie poétique, de la vie souterraine des âmes d'autrefois, jaillissant ici, avec une telle effusion, que l'âme actuelle en est touchée jusqu'au fond, et se trouble ou chavire dans une joie mystérieuse. Pourtant, tout est pureté, beauté et non trouble, ici.

Dans le jour lumineux, dans cet endroit retiré, silencieux, Chella et Sala-Colonia ressuscitées, brillaient comme des bijoux, soudain découverts, montaient ou oscillaient dans les jardins : pendentifs des minarets, sveltesse des colonnes, lourds bracelets des portes, patine des pierres...

Et le silence !... fait du bruit fin des eaux et du froissement des ailes étincelantes des oiseaux.

Plus tard, avons encore visité la Médina. Partout des portes, des mosquées, des medersas. Témoins des règnes successifs : les Almohades, les Mérinides... Ce sont des noms magiques, sans en dire plus !

Avons aussi fait une courte visite à la ville de Salé, (la ville « des pirates » à un moment de son histoire).

... Lendemain. Partons vers Casablanca. Traversons la ville sous une pluie battante. Filons vers Marrakech.

Nous arrivons vers le soir à Marrakech.

Du plus loin, on voit déjà la Koutoubia.

Un peu avant l'entrée de la ville, une profusion de palmes, et une allée de charmants grenadiers, des fruits, des fleurs... Tout à coup, ici, impression d'un paysage exotique, lointain, étrange et chaud...

La Koutoubia, le haut minaret d'une belle teinte d'or rouge, domine le paysage, s'inscrit contre un ciel gris, mat et lourd, chargé d'eau, se détache avec un élan puissant (XII<sup>ème</sup> siècle. Comparaison avec la Giralda de Séville, la Tour Hassan de Rabat). Elle a tout ensemble de la grâce et de la noblesse. Pureté de cette ligne, masse sans lourdeur, couleur de flamme, et travaillée de festons, de délicates arcades, d'ouverture...

Historique : la fondation même date du XI<sup>ème</sup> siècle — Almoravides, puis Almohades — Les jardins de l'Aguedal.

Au XII<sup>ème</sup> siècle, avec Youssef, création d'une université célèbre. Sous El-Mansour, la Koutoubia est achevée.

Puis, les Mérinides, les Saâdiens...

Marrakech devient la résidence préférée des sultans.

Un palais est construit par Medhi-le-Doré, détruit en 1719, par Moulay-Ismaïl...

Sont à visiter les restes de ce Palais, les tombeaux, le Mausolée des Saâdiens, attenant à la Mosquée.

Puis nous arrivons sur la Place Djemâa-el-Fna où se trouve notre hôtel, la nuit tombe, mais cette immense place est grouillante de monde, avec

d'innombrables tentes de marchands et de voyageurs, il y a un va-et-vient continu, un fourmillement de passants, un bruit tintant d'objets, une ambiance vraiment curieuse. C'est pour moi une sensation unique, devant cette place, cette foule dans la nuit, éclairée de mille petites lampes...

Si tentante est la Place Djemâa-el-Fna, que je ressers, un peu plus tard, pour jouir encore de ce spectacle extraordinaire... dans la nuit tout à l'ait noire, maintenant.

C'est une vie nocturne et foisonnante, pleine de murmures et de fumées, de lumières minuscules, tremblantes, mais il y en a tant. Comme une musique sourde, faite des pas glissants, des sonnettes des marchands, de chants sous les tentes, de voix. Autour des éventaires campagnards, chargés d'oranges, des ombres se frôlent, agitent les plis de leur burnous. Inoubliable.

Dernière sensation unique : alors que nous sommes proches du sommeil, dans nos chambres, une fusillade vibrante éclate sur la place semble-t-il. C'est la tradition, à minuit, les fusils partent !

Le lendemain, beau jour de mai, somptueux. Nous visitons la Bahia, ensemble de riches demeures, palais, un décor séduisant, d'un grand luxe, des salles où l'on admire surtout les plafonds : peints et en relief, ouvragés et creusés en stalactites de fleurs semblables à des parterres, des jardins — que l'on devait regarder couché, peut-être ? Toutes les portes et ouvertures sont délicatement sculptées, ornées.

Une cour intérieure, avec une galerie — tous les portes et les volets ont leur bouquet de fleurs peint, ingénu et frais comme des enluminures.

Puis les jardins, toujours enchanteurs, avec leurs vasques, et tout autour de ce grand jardin intérieur, des sortes d'alcôves en mosaïques colorées, avec un petit divan pour se reposer.

Je suis prise en photo, assise sur ce divan de mosaïques...

Un musée — qui est un ancien Palais — Dar-si-Saïd — art régional. Puis, les remparts et les Portes. Mosquée, extérieur seulement.

Et encore... une Zaouiâ, des Souks, des fontaines. Tout est beau ou intéressant. Mes yeux débordent.

Ménara-Aguedal... Seul l'Aguedal me donne une impression de mélancolie, d'abandon, indicible désolation de ces lieux, soudain,



pourquoi ? J'ai ressenti ici, à l'Aguedal, de la détresse, sans doute un sentiment de l'Histoire malheureuse, cette succession de règnes. Palais du Sultan.

Nous sommes restés plusieurs jours à Marrakech. Nous rêvions d'y rester toujours... Pour moi, je retrouvais ici l'Orient, donc le bonheur.

Je me souviens d'un petit restaurant où nous avons dégusté un délicieux couscous, dans un décor discrètement oriental.

Il y avait deux ou trois Français, qui n'étaient pas des touristes ; leur regard était particulier, leur attitude aussi. En réalité, ils avaient presque l'air de « Marocains »... Eux, ils étaient restés à Marrakech !

Nous avons consacré presque une journée à une visite tout à fait personnelle et peu banale : mon père, officier, avait retrouvé un de ses camarades de l'armée, des années lointaines de la conquête, et ce Monsieur Lafourty s'était installé à Marrakech, après d'autres villes. Il avait un café-restaurant, « Le Café du Pacha », qu'il tenait avec sa femme. C'étaient de très braves gens, modestes, honnêtes, ils n'étaient pas devenus de « riches colons »... (selon la formule).

Le dernier soir, enfin, à Marrakech...

Crépuscule — un ciel chargé d'eau, enflé, formé de nuages en épaisseur, superposés, qui donnent une notion de volume, de densité — une matérialité du ciel.

Il y a une sorte de dédoublement des choses : palmiers veloutés, débordant d'ombre, et en même temps, une flamme sur leurs bords. Arbres gonflés, grossis de chaude lumière — cette lumière développée, ouatée qui entre dans les choses... Le ciel comme un immense soufflet bleu qui va en s'élargissant.

Volume, multiple développement, volume multiplié de ce monde bleu foncé, et blanc charnel, gris enflammé.

Un véritable « autre monde », étranger, qui roule sur les palmes. Sur une place mouillée, des arbres bleus — aux fleurs bleues — se fondant dans le ciel bas. Des Jacarandas.

Notion d'une proximité de ce monde — à toucher.

Chaque chose — arbre, feuille — rapprochée et élargie, posée dans sa réalité palpitante, presque effrayante.

Lourdeur, lenteur, envahissement de la Nature, cette nature, soudain trop proche.

Sentiment d'une menace, sourde menace, présence sombre et pesante. Avance d'une beauté si énorme, si puissante.

Accablante — proche et différente, étrangère.

Existence inconnue, comme une marée, ou une avance de quelque chose d'autre qui ferme de tous côtés la ville.

Lourde inquiétude venant de cela.

Une angoisse. On s'arrête, on ne bouge pas. Comme si... on allait pouvoir mesurer ou peser, à cet instant, la nature du monde, ce monde inconnu, la vie oppressante de ce soir-là...

Comme une révélation : cet aspect du monde — ou sa nature dans l'instant — révèle la puissance des choses, de tout ce qui existe en dehors de nous.

Peur, danger, menace, inclus dans la puissance de vie et de beauté.

Dans ces jardins, alors : le vert sombre et luisant des feuillages, des palmes comme trempées dans une eau épaisse, le ciel bleu mat ; pas de soleil, même pas la lumière, une braise, une chaleur chatoyante infuse dans le ciel et la terre ; une phosphorescence enveloppant tout, nappe sous-jacente de nacre, et, dans les nuages chargés, une eau condensée au reflet noir. Gonflement de l'eau et de la chaleur, soudain, partout.

L'orage vient avec lenteur. Du fond des racines, dirait-on ; la pluie va venir de ce ciel, mais l'orage monte aussi des arbres, avec un grondement — une rumeur vient des jardins, les oiseaux crient et volent bas, avec ce bruit sourd de leur corps frôlant la terre.

Comme une immobile plainte de toutes les vies monte autour de la pure splendeur de pierre. Pierre dorée, rougie de cent mille soleils, froide, pourtant, éternelle et tarie, droite, insensible.

Il a bien fallu quitter ce Marrakech ensorcelant, et refaire le voyage dans l'autre sens...

Nous faisons un arrêt à Casablanca, juste le temps donné à mon père pour qu'il absorbe sa stupéfaction : là où il avait combattu, jadis une terre nue avec trois gourbis, s'élevait une haute ville moderne, avec ses buildings...

Et le temps, pour moi, d'aller poste restante où j'ai trouvé une lettre d'Alger.

*« Aujourd'hui lundi, je n'ai encore rien de vous. Mais je pense qu'il est difficile d'écrire en voyage. Seulement, j'ai égaré votre itinéraire. Et je ne sais plus à quelle date vous serez à Casablanca et à Fez.*

*Cela fait que je vous parle un peu dans le vide, comme si vous étiez dans l'ombre et que je ne puisse voir vos réactions...*

*Mais à travers toute cette nuit et toute cette distance, que vous dire, mon enfant... J'ai repris mon travail aujourd'hui, vous devinez avec quelle sérénité...*

*... Ecrivez-moi, beaucoup.*

*Dites-moi que vous vivez et que vous êtes heureuse. Vous m'avez écrit de belles choses sur la vie, l'autre jour, la vie avec ses arrêts et son retour, ses cheminements, ses victoires.*

*Oui... vous avez raison de vous laisser porter. Mais ne perdez pas votre lucidité. On en a besoin à cause des bonheurs qui passent avec des visages de tous les jours. Il faut savoir êtreindre des visages — être prêt à les accueillir.*

*Et je souhaite que votre vie et votre cœur en soient peuplés. Envoyez-moi du moins ceux que vous avez rencontrés dans votre voyage. Je vous embrasse.*

A.C. » Deuxième lettre (reçue à Casablanca)

Nous avons revu Rabat, où ma mère disait que nous devrions venir nous installer... Puis, cette fois, avons visité Meknès, belle ville riche en monuments précieux.

Mais la plus précieuse des villes reste Fez, où nous nous sommes arrêtés quelques heures, encore. Et ici, j'ai eu la joie d'une autre lettre, la dernière. Elle se terminait par ces mots, magiques pour moi :

« Je vous attends »

*« Je viens de recevoir vos lettres. Je vous écris vite à Fez, puisque votre retour est si proche. J'ai pensé à vous et vous ai écrit deux fois à Casablanca — je ne sais pas comment vous n'avez pas trouvé mes lettres.*

*... Tout cela a réveillé en moi cette vieille envie de voyage.*

*Des places, des fontaines, une foule inconnue et la solitude, oui, tout le voyage est là et aussi tout ce dont j'ai besoin.*

*Vous savez et vous aimez voyager, je mesure le prix de tout cela...*

*... Il faut que cette lettre parte avant que j'aie au bureau. Je vous attends bientôt et je vous embrasse.*

Albert Camus »

Après Fez, la route, les couleurs, les beautés sont comme dévorées par l'attente... Enfin, c'est le retour. Le dix-huit mai, nous sommes à Alger. Et j'ai tout retrouvé : un moment, toutes les joies, par la force irrésistible de vie. Le phœnix renaît de ses cendres et la flamme semble inépuisable comme la substance qu'elle dévore.

Je retrouve l'Equipe en pleine fièvre, à la veille des représentations des « Karamazov », et la boutique des « Vraies richesses » en ébullition. On prépare les bulletins pour mon recueil et je passe des moments excitants dans le « perchoir » à rédiger des adresses, en compagnie d'Edmond Chariot.

Mais je n'oubliai pas le voyage : m'inspirant des notes de mon Cahier-Journal, je rédigeai un texte, que j'intitulai « Repères » et je le portai à mon Ami Camus.

Cahier-Journal — Alger 1938

Retranscrit en avril 1989 — Nice.

Blanche Balain.

# Rencontre avec Blanche Balain

« L'écriture est la face cachée de l'être »

**Denis Emorine** : *Que représente l'écriture, pour vous ?*

**Blanche Balain** : Le goût ou le besoin de l'écriture, on l'a ou on ne l'a pas. Bien des gens n'éprouvent nul besoin de noircir des pages, soit pour tenir un journal soit pour raconter une histoire.

Pour moi, j'ai eu assez tôt, je crois, le goût de l'écrit — qui vient aussi par la lecture : j'étais souvent dans un livre.

L'adolescence prolongée m'a entraînée vers la tenue de « cahiers » sinon d'un journal. Les succès scolaires en littérature nous encouragent aussi. L'écriture a donc compté dans ma vie ; comme pour d'autres, elle représente une manière d'affirmation de soi, pour compenser peut-être une timidité ou un retrait dans la réalité.

L'écriture est importante puisqu'elle révèle ce qui, dans l'apparence, ne se voit pas, pour un individu. C'est la face cachée de l'être.

**Denis Emorine** : *Repères, impressions marocaines suivi de Journal de voyage devait paraître en 1938. N'avez-vous pas été tentée d'y apporter quelques modifications ?*

**Blanche Balain** : D'abord une précision (qui se trouve d'ailleurs dans l'introduction) : *Repères* était, est, un texte poétique ou impressionniste sur mon voyage au Maroc en 1938. Il ne comporte que quelques pages. Il est authentique : je l'ai laissé tel qu'il était à la lecture par Albert Camus à Alger, en mai 1938. Au contraire, le *Journal de voyage* a été composé ces dernières années d'après les notes de mon « cahier » de cette époque, mai-juin 38, à Alger. Il y a donc aussi de l'authenticité. Mais qui dit « composition » dit aussi, souvent, corrections, modifications ou arrangements. Sincèrement, je ne crois pas avoir beaucoup arrangé les pages du cahier et ma mémoire est généralement fidèle.

---

Denis Emorine : *vous avez d'abord été poète. Pensez-vous que le poème soit forcément le premier apprentissage d'un écrivain ?*

Blanche Balain : Je ne saurais affirmer que le poème est le premier apprentissage d'un écrivain mais il est évident, d'après les biographies, que beaucoup d'écrivains débutent par un recueil de poèmes. Non que cette expression soit la plus facile — ou bien on le croit — mais parce que c'est la plus spontanée : le poème naît tout naturellement dans un cœur et un esprit soudain ouverts au monde.

Denis Emorine : *Vous avez également écrit des nouvelles. Quelle définition donneriez-vous de cet exercice littéraire ?* Blanche Balain : D'abord, pour moi, ce n'est pas un « exercice » ! J'ai horreur de la « technique », en littérature et autrement.

La nouvelle, forme brève, plus ou moins, de l'expression littéraire, me plaît et me convient, parce que c'est un « fragment » et que je vois la vie, non comme « un long fleuve tranquille » (ni une épopée, ni une saga) mais comme un ensemble de « fragments » dans le temps et l'espace ; ces fragments pouvant même se limiter à quelques instants.

Denis Emorine : *Quels sont les écrivains qui comptent, pour vous ? Certains ont-ils influencé vos propres écrits ?*

**Blanche Balain** : Ils sont nombreux à avoir rempli les heures et les nuits. Et d'une grande variété. Dans l'enfance et l'adolescence, j'ai bien aimé Pierre Loti, peut-être parce que j'avais vu Constantinople, à six ans ?... Les poètes — bien entendu — Baudelaire, Apollinaire, Rimbaud, Verlaine, Laforgue, Nerval, et aussi Lamartine... et enfin, mon « péché » (paraît-il), Anna de Noailles i... Chateaubriand — avant Balzac — plus tard, Katherine Mansfield, Virginia Woolf, Henri Michaux, Patrice de La Tour Du Pin... Camus, enfin, qui m'a fait lire et connaître Nietzsche les Russes, Dostoïevski, Tolstoï, Chestov et l'Inde, les « Upanisad ».

Denis Emorine : *Croyez-vous l'écrivain investi d'un pouvoir, d'une mission quelconque ?*

**Blanche Balain** : Sûrement, mais il doit l'ignorer lui-même, pour ainsi dire. Il ne doit pas (ne sait pas) écrire « pour »... Son pouvoir, sa mission sont d'exister, d'écrire, de dire, de créer. Il est le conteur et en même temps le témoin. Une preuve du pouvoir des écrivains, des intellectuels : ce sont eux que les dictateurs mettent tout de suite en prison ou en exil.

Denis Emorine : *Qu'est-ce que l'œuvre d'Albert Camus peut apporter à l'homme, aujourd'hui ?*

Blanche Balain : D'abord sa forme originale (mais ce n'est pas le principal), à la fois classique et moderne (*L'Étranger* est une réussite étonnante), surtout une pensée, longuement poursuivie, un questionnement, parfois entêté, en vue de maintenir la vérité et la réalité humaine au sein d'un monde dont la beauté ne peut pas toujours compenser l'incompréhensible cruauté ni l'absurde. L'homme, auteur, philosophe ou penseur, créateur d'images, se dévoile à travers les personnages et les proses et s'est révélé dans le réel historique, par son combat, ses choix, ses élans, sa révolte militante.

L'homme, comme l'œuvre, ne peut laisser indifférents de jeunes esprits en quête du « semblable »... Il disait : je ne prétends pas donner des réponses, je pose des questions (c'est le rôle du philosophe) ; le poète ou le romancier donnent des réponses personnelles qui ne sont jamais des « leçons pour tous ».

Il semble que la jeunesse d'aujourd'hui, pour une part, trouve dans l'œuvre de Camus et dans sa personne parfois (cf. les biographies) des éléments essentiels pour la vie de l'esprit et la vie tout court. Ce romantisme volontaire (contradiction féconde) reconforte par sa passion de la liberté, sa lucidité, et sa folle générosité, sa foi dans l'homme, difficilement maintenue, certes, contre vents et marées... (contre toutes les horreurs). Oui, on pourrait résumer le sens de cette œuvre et de cette vie, par ces simples mots : croire en l'homme (malgré tout).

Denis Emorine : *Parlez-nous de l'Algérie telle que vous l'avez connue.*

**Blanche Balain** : C'est une banalité de dire que l'Algérie était, est, un beau pays. Remarquable par la diversité de ses paysages : un littoral enchanteur, mer et plages, jardins et riches cultures ; puis les montagnes verdoyantes et les forêts de la Kabylie. Puis des régions austères, dénudées. Les hauts sommets, l'Atlas ; enfin, le sud : le désert, le Sahara : fascinant. Espace stérile fait pour les caravanes et les guerriers, ou pour les mystiques, devenu grâce à nous, Français, une source d'énergie.

Sans oublier les sites romains fort beaux, que j'ai tous visités.

Alger était, disait-on, une ville française par le style de vie et l'urbanisation mais c'était quand même une ville encore « orientale », colorée, parfumée,

sensuelle, orgueilleuse et populaire, à la fois. « Ville violente et dure », vient de déclarer, à la radio, Nine Moati, interrogée sur son roman *Rosé d'Alger*. Ce fut mon impression dernière. Mais dès l'arrivée, fréquentant la fac de droit ou simplement les rues, je fus choquée par la « ségrégation » ou du moins la séparation — que je n'avais pas connue en Indochine (j'ai t'ait mes études au lycée A. Sarraut, côte à côte avec les jeunes Vietnamiens). Pourtant, et malgré toutes les séductions physiques de l'Algérie, ce n'est pas cela qui aurait pu me laisser un souvenir impérissable : j'avais vu bien d'autres très beaux pays : l'Extrême-Orient, l'Indochine, Ceylan, l'île paradisiaque alors.

Ce pays et ce temps (Alger où j'ai vécu cinq années) ont compté, m'ont marquée de façon inoubliable, indélébile, à cause des « rencontres » que j'ai pu faire, et, bien sûr, essentiellement « la rencontre », l'unique : Albert Camus.

Pour la jeune fille qui, en secret, écrivait des poèmes, c'était inespéré : j'ai vu venir vers moi ce mince jeune homme aux yeux gris-vert, souriant et sérieux, comme on voit arriver un prince — non pas charmant — mais fascinant d'intelligence et de passion. Il m'a ouvert toutes les portes : le théâtre (L'Equipe), la littérature, la poésie, l'édition (Editions Chariot) et celle de l'Amour. Comment oublier ces jours, ces moments ? C'est l'instant qui compte et veille sur une vie entière.

**Denis Emorine :** *N'auriez-vous pas envie de publier votre correspondance avec Camus ?*

**Blanche Balain :** Bien sûr, je le souhaite. Ce n'est pas aisé. J'ai des lettres de Camus de 1937-38 à 1959. Je n'ai pas les miennes mais leur contenu probable je peux le retrouver dans les pages des « Cahiers » que j'ai tenus, alors. Ce serait aussi une sorte de dialogue et une autobiographie en fragments.

J'ai un autre vœu à formuler : la réédition des poèmes publiés en deux recueils (1938 et 1946) et ceux publiés en revues ; j'avais rassemblé 100 poèmes en un manuscrit sous le titre *La sève et le temps*. Les trois ou quatre éditeurs sollicités n'ont pas cru bon de publier ce livre.

**Denis Emorine :** *Dans Carnets m, Camus, citant Montherlant, écrit Que « tout créateur véritable rêve d'une vie sans ami. » Qu'en pensez-vous ?*

**Blanche Balain :** Réflexion étonnante qui peut dérouter de la part de celui (A.C.) qui ne « se sentait heureux » qu'au milieu des autres, en équipe : théâtre, journalisme. Mais le travail d'écrivain impose la solitude. Il savait donc s'enfermer pour écrire et cela devenait de plus en plus difficile à cause de sa célébrité. Les amis sont parfois encombrants, excessifs. Mais sont-ce de vrais amis ? Toutefois, Camus prend-il cette réflexion à son compte ? Je préfère cette courte citation extraite de la page 62-63 des *Carnets III* : « Qui témoignera pour nous ? Nos oeuvres. Hélas ! Qui donc alors ? Personne, personne sinon ceux de nos amis qui nous ont vus dans cette seconde du don où le cœur tout entier se vouait à un autre. Ceux qui nous aiment donc. Mais l'amour est silence. Chaque homme meurt inconnu. »

**Denis Emorine :** *Si vous le pouviez, retourneriez-vous en Algérie ou au Maroc, actuellement ?*

**Blanche Balain :** Actuellement, compte tenu de mon âge et de ma médiocre santé, l'hypothèse est exclue. Mais, il y a quelques années, l'un ou l'autre me l'avait suggéré. Ma réponse a toujours été « non ». Vous connaissez l'adage : on ne retourne pas sur les lieux où l'on a été heureux. D'ailleurs, si une possibilité de voyage m'eût naguère tentée, c'eût été un voyage en Indochine, mon pays d'élection où j'ai vécu enfant (à Cao-bang) et jeune fille à Hanoi.

**Denis Emorine :** *Nous arrivons au terme de cet entretien. Comment voyez-vous le XXI<sup>ème</sup> siècle, Blanche Balain ? Quels sont les problèmes les plus urgents, selon vous ?*

**Blanche Balain :** Quelle énorme question ! Il y a tant de problèmes et dont on voit mal la solution. Il y a urgence et pourtant il faut savoir que le temps seul permettra de changer les choses et les gens.

Urgent de ne plus adorer sans cesse et en tout ce dieu Mammon, le dieu-machine, le dieu-vitesse, le dieu-argent...

Urgent de ne pas toujours cracher sur « l'humanisme »... Poursuivre ou reprendre un combat qui fut mené, naguère, par les meilleurs : pour une fraternité.

*Propos recueillis par Denis Emorine*

# Remerciements

Je tiens à remercier vivement la municipalité de Landser (Haut-Rhin) et notamment le Docteur Jean-Louis Lorrain, dont la compréhension et la générosité m'ont aidé dans la réalisation de ce projet ;

Catherine Camus, qui a permis la reproduction des lettres adressées par Albert Camus à Blanche Balain ;

Jacqueline Lévi-Valensi et la *Société des Etudes Camusiennes*, pour leur soutien moral et financier.

Une mention spéciale doit être accordée à Daniel Walther, journaliste aux *Dernières Nouvelles d'Alsace* et Pascal Pflieger de *Radio-Dreyeckland*. Chacun, dans sa spécificité, s'est largement fait l'écho des activités de *L'Encrier* et de *L'Anneau du Pain*.

N'oublions pas Laurent Bayart, qui m'a donné une liberté totale, en ce qui concerne l'élaboration de ce numéro spécial.

Enfin, il faut rendre hommage à ceux, le plus souvent anonymes, qui nous soutiennent depuis le début. Trop nombreux pour être cités, qu'ils trouvent ici l'expression de ma reconnaissance.

Denis Emorine

Dépôt légal : juillet 1992

Composition  
Impression et Reliure  
assurées par



2 I. Lotissement "La Roseraie"  
BP 1 2 67860 BOOFZHEIM

T él. 88 74 65 96

## L' Encrier et l' Anneau du Pain, 1992

L'Encrier publie également une Revue Littéraire et Artistique, des Cartes Postales, organise plusieurs Prix Littéraires, édite un catalogue, soutient des auteurs en organisant diverses manifestations. **Cet ouvrage est le Premier de la nouvelle collection de L' Encrier publiée à compte d'éditeur.**

En 1938, Blanche Balain, amie intime d'Albert Camus, décide de se rendre au Maroc pour un séjour de quelques semaines. Après l'Algérie, où elle vit depuis quatre ans, c'est la découverte d'un Orient fascinant et l'occasion d'un voyage intérieur, propre à la méditation. Camus et elle ne cessent de correspondre. A son retour, elle lui rapporte *Repères*, récit de son voyage. Celui-ci doit paraître dans la revue *Rivages*, dirigée par Camus. Or, la revue ayant cessé de paraître après le deuxième numéro, *Repères* ne sera jamais publié.

Le voici aujourd'hui, enrichi de documents appartenant à la collection particulière de Blanche Balain, et de trois lettres inédites de Camus à l'auteur.

Denis Emorine

*// y a en vous une telle profusion de promesses...*  
*Albert Camus, 1938*

*(lettre adressée à Blanche Balain)*